

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice METRAL

Un grand romancier : Maurice  
Zermatten

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1959, tome 57, p. 2-10

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

*Un grand romancier*

## MAURICE ZERMATTEN

D'une famille d'instituteurs et de fermiers, Maurice Zermatten est né à Saint-Martin, village de montagne situé au-dessus de Sion. Il passa une enfance heureuse dans un décor inoubliable et inoublié, parmi les vaches, les moutons et les chèvres. Adolescent, il « dévorait » tous les livres qui lui tombaient sous la main, prenant ainsi contact avec les littératures.

Adulte, il fit des études de lettres à l'Université de Fribourg, puis professa au Lycée de Sion. Installé définitivement dans cette ville, il se maria en 1941. Aujourd'hui, père de six enfants, propriétaire d'une merveilleuse et pittoresque maison, il emprisonne sous son regard la vallée du Rhône, une vaste main de vignes, Valère et Tourbillon, austères témoins du passé, et Sion, trésor de couleurs et d'harmonies valaisannes.

### L'inspiration

C'est probablement les images de sa première enfance qui ont marqué l'essentiel de son œuvre. Saint-Martin, village aux coutumes archaïques, est un bourg construit à même la montagne, véritable huître scellée à son rocher. Ses maisons sont faites de bois et de pierres. De grands balcons sommeillent sous des gerbes de fleurs et les façades recèlent, lumières du passé, des inscriptions en latin : métaphores, dictons, proverbes, que sais-je encore ? Les rues sinueuses se tortent, s'enlacent, se creusent comme des rides sur un vieux visage. Pas de trottoir. Mais des



Cliché *Treize Etoiles*, Martigny

**Maurice Zermatten écrivant dans la tranquillité alpestre  
de son village de Saint-Martin**

fleurs : violettes à l'humide chevelure, myosotis aux yeux expressifs, pensées aux reflets mélancoliques. Dans les carrefours, sous les bras sévères d'une croix, les fontaines égrènent l'inlassable murmure du temps. Et au clocher de l'église, l'horloge frappe les heures comme un gigantesque marteau l'enclume du forgeron.

Aux alentours, la campagne est douce et verdoyante le printemps, jaune et rabougrie l'été, immaculée et nue l'hiver. La forêt anime son grand corps aux souffles des vents capricieux.

Au cœur de ce village typiquement valaisan, le cultivateur élève son petit monde : enfants solides, aux joues grasses et saines, mulets osseux à la nonchalante démarche,

vaches brunes aux pieds sûrs, chèvres espiègles au poil long et brillant.

Voilà le décor qui éveilla, en Zermatten, le poète qui s'y trouvait. Les problèmes du paysan l'intéressèrent dès son jeune âge. Ces problèmes étaient ceux de ses parents. A l'école de la compréhension il apprit ainsi les règles du devoir.

## Les débuts

Il y a vingt-trois ans exactement — c'était en 1936 —, Maurice Zermatten faisait paraître, à la librairie de l'Université, à Fribourg, son premier roman, *Le cœur inutile*. On trouvait déjà dans ce livre de l'abondance, des images pittoresques, et l'on sentait, combien fortement ! les sincères convictions religieuses qui conduisaient la plume merveilleusement alerte de son auteur.

Depuis, le talent de Zermatten n'a cessé de se muscler. Il est, avec François Mauriac et Daniel Rops, le plus grand romancier catholique vivant. Bien sûr, son audience est moins vaste que celle des deux Académiciens. Question de chance. Nullement question de qualité ! Si Zermatten avait rencontré, à ses débuts, un Barrès, un Bourget ou un Proust pour l'imposer, il serait peut-être un grand classique.

## Derniers livres

Analysons, à présent, si vous le voulez bien, ses deux derniers livres.

### « *Le Lierre et le Figuier* »

*Le Lierre et le Figuier* traite le sujet le plus immortel et le plus classique qu'il soit : les amours malheureuses. L'ouvrage s'ouvre sur des souvenirs. Ici, la description féerique d'un carrousel ; là, une image troublante qui se dessine : « Vierge aux longs cils sur des pervenches, elle émergeait des brumes en pâle soleil. Elle avait été la première émotion,

l'aurore, le chant du monde sans nuage et sans malice, l'amour informulé qui se suffit à lui-même, se nourrit d'un sourire, tremble d'une absence, s'évapore goutte à goutte dans la nuit des jours comme ces sources qui n'arrivent jamais à la mer. »

Un ingénieur, M. Souterre, présente un jeune médecin à une belle femme mariée dont le nom très doux, Annie, contient une musique d'appel. Un regard complice, le temps d'un rendez-vous, et ils s'aimeront. Jacques, l'époux trompé, lui, pour se donner, croit-il, une raison de vivre, courtise Odile. L'un trouvera l'amour par surprise, donc violent et éphémère ; l'autre par besoin, ainsi rivé au châtiment. Les hymnes au sentiment se succèdent : « Il éprouvait à l'égard d'Annie une sorte de tendre gratitude, Elle lui ouvrait son âme à la compréhension de la joie. »

Emportés par l'amour, ces quatre êtres de chair ressentiront bientôt le poids des remords. Leurs amours ne se confient plus : elles se méfient : « Tu veux réfléchir, Jacques... Tu es bien raisonnable, aujourd'hui. Peut-être aurait-il mieux valu réfléchir plus tôt, quand nous n'étions l'un pour l'autre que des amis réunis par la présence d'Annie. »

Et quelques pages plus loin, le glas sonne sur l'autre couple : « Michel avait aimé chez Annie ces éclairs d'enfance qui illuminaient son visage. Maintenant, ces enfantillages lui pesaient. »

A la fin, tout rentrera dans l'ordre : « La vie ruissellera... Elle ressemble à ce figuier ; libérée, la voici prête à reprendre feuilles... »

Jacques et Michel, Annie et Odile, à l'école des coupables amours, s'imprégnèrent de souffrance. De là au repentir la route était sans histoire.

Mais il fallait une punition à tout cela. Zermatten l'a symbolisée par un accident. Il était nécessaire, toutefois, que l'ouvrage se terminât sur une note d'espoir. C'est la réconciliation des infidèles époux :

« — Est-ce que nous pourrons payer ensemble ? demanda Jacques.

« — Il le faut, répondit Annie.

« Il était à genoux au pied du lit ; il sanglotait. »

« La Fontaine d'Aréthuse »

*...et comme ses eaux ne se mêlaient pas à celles du fleuve, les mythographes ont supposé qu'Aréthuse avait la propriété de conserver sa pureté à travers des eaux amères et fangeuses...*

*Les dictionnaires.*

Sujet mythologique ? Non, Maurice Zermatten n'y a emprunté, pour son dernier roman, que le symbole.

Ce livre est l'histoire de la goutte d'eau qui refuse toute mixtion, toute alliance. Celle d'un prêtre qui préfère la pri-son plutôt que de trahir son Dieu.

Séraphin Clivaz, nouvellement installé aux Flaches, jeune curé sans expérience, rencontre Lévy Tinembart, le seul commerçant de l'endroit. Cet homme amoral enferme sa propre épouse au grenier pour accueillir l'amour coupable. Il tombe amoureux d'une servante, la courtise... Conseillée par sa sœur Rosalie, Aline, la domestique séduite, veut s'en aller. Mais elle s'oppose au refus de Lévy qui, pour la garder, avec un machiavélisme inimaginable, accomplit forfait sur forfait. Il s'acharne, notamment, avec une voracité de vautour, sur Séraphin Clivaz, le malheureux curé.

Au village, la calomnie tisse l'irréparable : le curé est accusé d'un crime dont il est innocent. Jeté en prison, il oppose sa foi aux accusations. Le juge en sera bouleversé. Bouleversé à tel point qu'il ne croira jamais complètement aux dires des « témoins » en mal de mensonges.

Zermatten a peint, dans cet ouvrage, l'image miniature de la Passion du Christ. Comment ne pas voir, en l'abbé Clivaz, Sa propre agonie, Son propre Calvaire ? Et comment ne pas voir dans le sacrifice du prêtre le tableau de Jésus maltraité par les hommes ? La mort de Séraphin Clivaz sauve les Flaches, petit village en perdition, comme Celle du Christ sauva le monde, voici bientôt deux mille ans !

La *Fontaine d'Aréthuse* rappelle l'admirable *Curé de Campagne* de Bernanos, en moins acide, peut-être, mais en plus humain. C'est un grand livre qui marque l'apogée d'une carrière, l'essence d'un culte merveilleux entre tous : celui de l'amour. L'amour d'écrire, de choisir, de construire,

d'élever, de purifier un monde dans lequel s'opposent, titans immortels, le Bien et le Mal. « Parce que, tu comprends, si des types comme lui (le curé) et nous on est mis dans le même sac, eh bien ! ce ne sera pas juste, tu vois ce que je veux dire... »

La goutte d'eau... trop pure pour les hommes !

Pourtant, quand Lévy « avait repris son couteau et s'était remis à peler des pommes de terre », il avait compris, sans doute, qu'elle existait...

## L'art

Dans le petit *Dictionnaire littéraire* de la Guilde du Livre, nous trouvons cette analyse pertinente :

« De l'école de Ramuz, par la forme et la méthode plus que par la pensée, Zermatten est le peintre de la vie valaisanne. Il décrit des paysages familiers, les villages et leurs habitants aux dehors simples et rudes, aux gestes et au parler lents, sous lesquels couve une forte agitation morale. Ces paysans imbibés de lectures bibliques sont des personnages de l'Ancien Testament. Ils croient à Caïn et ils croient à Abel. Ils croient au péché. Ils croient que l'un d'entre eux incarne le mal et peut entraîner dans le malheur la communauté tout entière. Ils croient surtout que le malheur est un châtement. L'important est donc de se bien conduire afin d'éviter de soulever la colère de Dieu. L'entrain solide avec lequel il décrit la fureur des hommes aussi bien que celle de Dieu laisse à penser qu'il les considère tout au moins, l'une et l'autre, comme le sel de la terre. Et quoi de plus nécessaire que le sel pour éviter l'ennui de la fadeur ! »

Zermatten, il faut le dire, marque aussi une certaine parenté avec François Mauriac. Chez l'un comme chez l'autre, les mêmes êtres exceptionnels reviennent sur l'écran du monde, les mêmes passions végètent sur les mêmes péchés. Un côté différent : si l'auteur du *Nœud de Vipères* abandonne au mal, à la douleur, aux remords, à l'amour coupable et meurtrier, volontairement ses personnages, Zermatten les en tire au dernier moment. La nuit mauriacienne, sinistre et hermétique, chez lui se déchire brutalement. L'un crée la confusion, incite l'esprit à la réflexion ; l'autre invite à vivre, dorénavant, d'espérance.

On a bien souvent reproché à Zermatten son piétisme résolu. Question de jalousie. Question de divergences

religieuses. Si ses convictions morales sont sévères et nettes, elles sont aussi sincères, par conséquent admirables et bouleversantes. Celles de Claudel naquirent de la même source...

## Le style

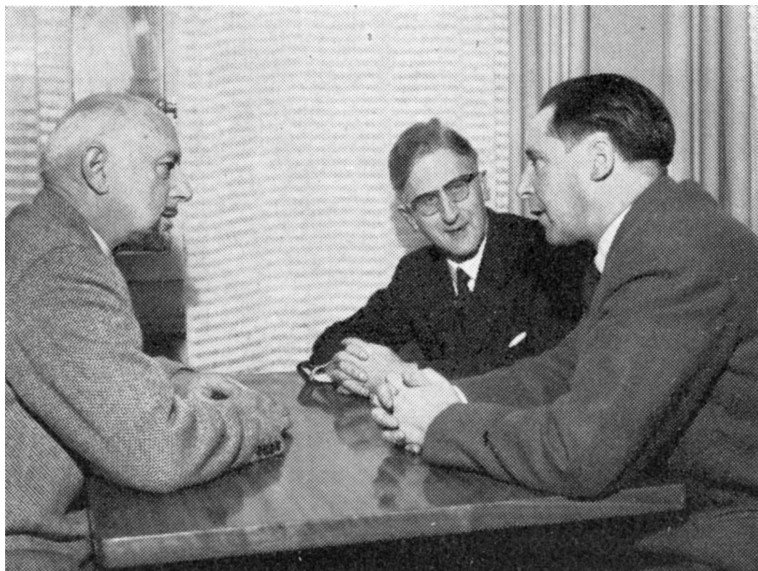
Pour s'exprimer, Zermatten emploie un style simple où nous retrouvons souvent les accents d'un Tolstoï, d'un Ramuz racé. Selon lui, l'art sommeille du côté du dépouillement. Jean Paulhan — le plus pur styliste de notre époque — est du même avis. Il y a dans les images de l'écrivain valaisan un étonnant mélange de couleurs et d'harmonie. Les meilleures descriptions d'un Loti avoisinent celles — toutes de magnificence — d'un Claudel, à l'époque où, pour la première fois, celui-ci prenait conscience de l'immensité du monde.

Zermatten excelle également dans l'art de créer et de peindre, avec une rare puissance, des êtres surnaturels, non sans rappeler, mais d'une façon plus originale, Edgar Allan-Poe. A ceci de particulier que chez le romancier valaisan, le sens de la crédibilité est mieux développé, plus naturel.

## Les influences

Comme chez Jean Giono, comme chez Marie Mauron, comme chez Ramuz, Mistral ou Daudet, il y a chez Zermatten l'amour du décor. Son Valais, c'est un peu le Värmland de Selma Lagerlöf dont nous avons fêté en novembre dernier le centenaire de la naissance. Les mêmes légendes pimentent les mêmes scènes. Le site joue, dans les romans de Zermatten, un rôle aussi important que l'intrigue. C'est par lui que nous comprenons ses personnages. C'est par lui qu'ils nous sont sympathiques. Il donne aux êtres analysés un relief extraordinaire, une exquise puissance d'expression. Les chalets de bois tannés par le soleil, burinés par les pluies et les neiges, veillent sur des créatures robustes, rudes, mais combien





**Conversation d'écrivains : Maurice Zermatten (à droite) et Robert-Benoît Cherix (à gauche) ; entre eux, M. José Python, Conseiller d'Etat de Fribourg**

attachantes! La prière, sur l'alpe fleurie, a la couleur d'une chapelle de pierres, au clocher timidement dressé vers un ciel pur et parfumé d'odeurs forestières.

Ramuz a écrit quelque part : « Il faut que mon style ait la démarche de mes personnages. » Celui de Zermatten a la couleur et la forme du décor qu'il ébauche. Comme Julien Green, il aime attarder son scalpel sur les choses du cœur car, là-dedans, et il le sait mieux que personne, tous les vices prennent corps et se fortifient de la nourriture prélevée clandestinement de l'apport du Bien.

Zermatten est un écrivain personnel. Son oeuvre, toutefois, porte l'empreinte des écrivains russes, Dostoïevski en particulier. On y trouve aussi certains mouvements si chers à Victor Hugo. Son goût pour les rebondissements

imprévis. Pour les scènes brutales. La vision illumine certains de ses personnages comme si elle formait une gigantesque lumière qu'il n'arrive à capter d'un coup.

## Son audience

Nous avons demandé à Maurice Zermatten :

— Voulez-vous nous dire laquelle de vos oeuvres connut le plus grand succès ?

— Je crois que c'est *La Colère de Dieu* qui eut le plus fort tirage (une trentaine de mille). Mais il faut tenir compte du fait que c'était la guerre et que l'édition suisse devait alors suffire à tous les besoins des lecteurs suisses. Le livre, du reste, passa en France sous l'occupation. Il est traduit en allemand, en hollandais et en flamand.

— Quel sera le thème de votre prochain ouvrage ?

— Rien d'établi. Je vais, à présent, après trois romans successifs (*La Montagne sans Etoiles*, 1956 ; *Le Lierre et le Figuier*, 1957 ; *La Fontaine d'Aréthuse*, 1958), garder un assez long silence...

Un silence, nous gageons, créateur d'un nouveau chef-d'œuvre.

Pour bien montrer toute l'admiration que nous témoignons à notre grand écrivain valaisan, répétons, en les modifiant pour la circonstance, ce beau mot de George Duhamel : « Heureux Maurice Zermatten, soyez béni ! »

Aussi est-ce avec joie que nous avons vu l'Université de Fribourg lui décerner, l'automne dernier, un doctorat *honoris causa*.

Maurice MEIRAL